

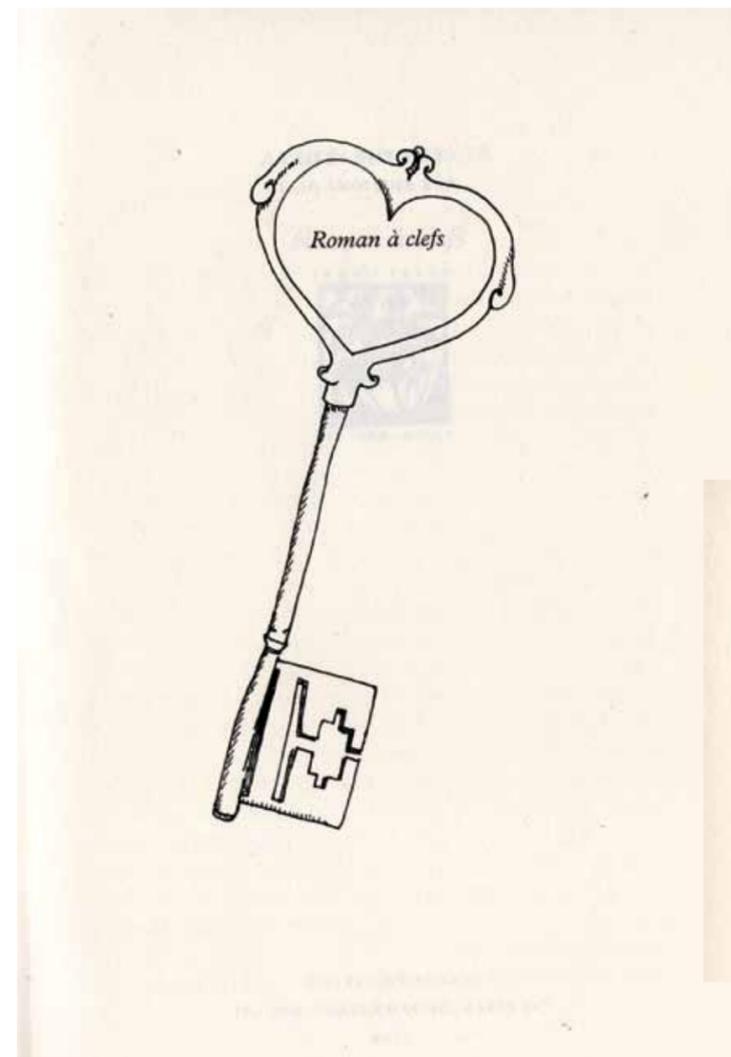


L'attrape-clefs

Alizé Meurisse

TEXTE YAN CÉH
IMAGES ALIZÉ MEURISSE

Au moment même où disparaît le maître J.D. Salinger, Alizé Meurisse nous livre son deuxième roman, *Roman à clefs*. Autre époque, autre ballade, matinée d'adolescence et d'errances dans une capitale fantomatique, élégamment décousue. Rencontre.



Discrète, mystérieuse, elle est du genre à ne jamais se faire remarquer. Assise au fond de la rame de métro ou du café, c'est celle qui écoute, qui observe et prend des notes, esquisse quelques visages, quelques lignes, quelques mots, qui viendront ensuite s'organiser – ou pas – pour donner naissance à des histoires, des anecdotes, des scènes, qui elles-mêmes trouveront place dans un livre... Et ainsi, Alizé de composer ses romans comme on tricote des pulls marins. La mer, le grand large, il en est d'ailleurs question dès la première page, le livre démarrant sur une histoire de sirène, et son désir d'émancipation : "L'échappée de l'épave est semée d'embûches".

Photographe, Alizé s'est trouvée il y a quelques années au détour d'une rencontre fortuite face à un sujet, une mascotte, en la personne de Pete Doherty. Exilée en Angleterre, invitée dans la demeure de campagne du rocker, elle confectionne alors des carnets où se mélangent textes, photos et dessins. Comme elle l'explique, chaque chose entre en interaction : "Même si la littérature me permet d'aller plus loin, j'ai besoin de tout, et si le dessin et la peinture ont quelque chose de plus léger, de plus instantané, ils me permettent de trouver ce que j'appelle des "déclencheurs", c'est-à-dire quelque chose qui va me donner envie de faire un dessin, d'écrire, de prendre une photo. Je pioche partout, à l'affût de ces instants, cela peut venir de l'actualité, d'un film, d'un livre, que j'aime ou que je n'aime pas d'ailleurs. Si je lis un texte, un roman, que je n'aime pas, je vais essayer de comprendre pourquoi je ne l'aime pas, et cela va me donner envie d'écrire contre, cela va me donner du grain à moudre..." Ainsi Alizé a rencontré Gérard Berreby, fondateur des éditions Allia, qui a su détecter un langage, une écriture, à travers les carnets et l'a encouragée à écrire un premier roman. *Pâle Sang Bleu* paraît alors en 2007 et séduit par son ton singulier. Puis, elle repart dans ses carnets, ses notes...

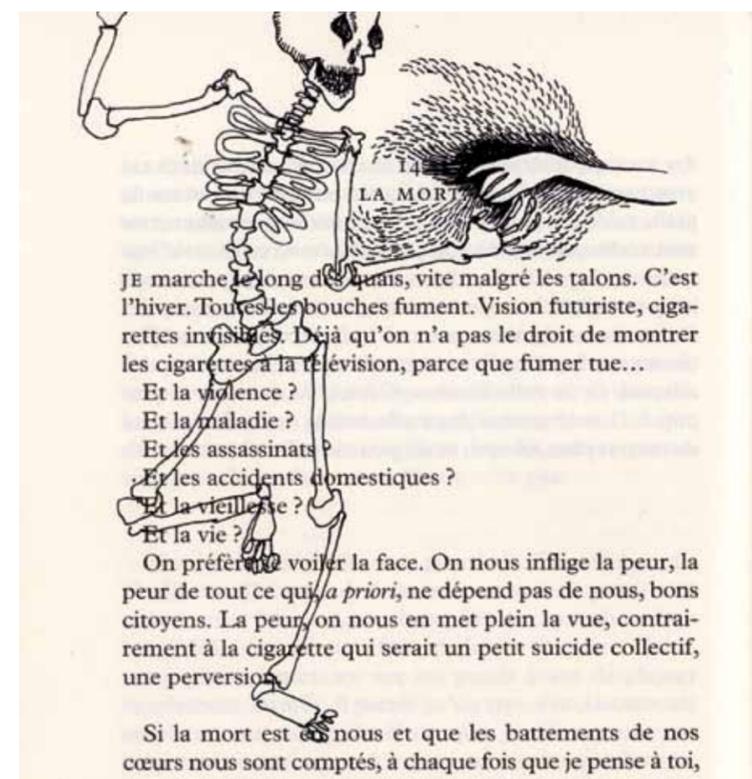
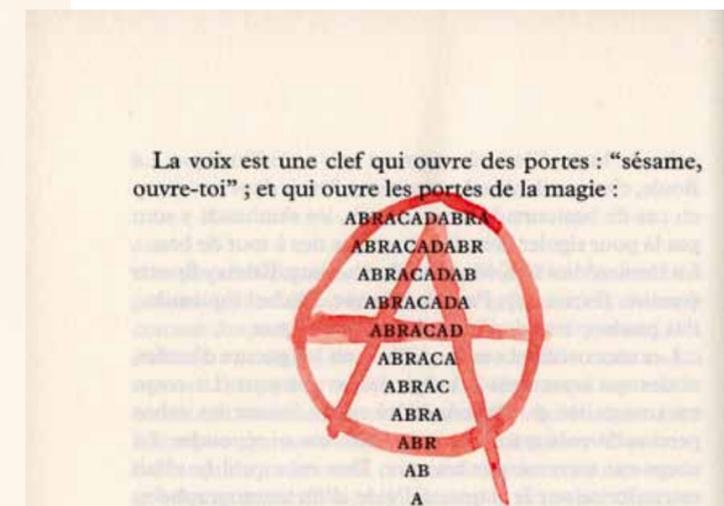




TABLE N° 13
COUVERTS 13

Donne moi ta langue !
Je te mordrai le cou et la nuque, et comme un chat, je t'emporterai partout avec moi.

TABLE N° 13
COUVERTS 13

Donne moi ta langue !
Je te mordrai le cou et la nuque, et comme un chat, je t'emporterai partout avec moi.

"En fait, je remplis des pages, et le temps passant, je comprends au bout d'un moment où je veux en venir. Le fil apparaît de lui-même. Là, pour ce nouveau roman, c'est la question de la Foi qui s'est imposée. L'idée de partir de très bas, d'un instant de très grand doute, pour ensuite, à force de persévérance, monter vers une sorte d'apothéose. Pour exprimer cette idée, l'amour s'est imposé, car c'est une chose que tout le monde a en commun, qui touche à l'universel..." Les chapitres ont donc fini par trouver leur place, en se faisant échos. Et les mots se font clefs, "punctums" comme le précise Alizé, "permettant d'ouvrir et de fermer en même temps les chapitres, comme des portes – et les portes sont aussi celles d'un slalom, quelque part..."

Une phrase, au hasard (ou presque) : "Y a des oiseaux qui Jackson Pollock effrontément les voitures".

Il faut voir Alizé s'exprimer sur sa façon de vivre son histoire, son livre, de trouver des liens, des signes, comme lors de la vision de *The Red Shoes*, le film de Michael Powell et Emeric Pressburger, dont elle reprend un dialogue dans le livre. Le fait de tomber, plus tard, sur un morceau de Tom Waits parlant lui aussi de *Red Shoes* rempli d'excitation l'auteur : "Lorsque le hasard joue de cette façon avec toi, t'es tout content, t'as l'impression d'avoir inventé la roue !" Ainsi se tisse le fil qui fait de cette histoire un puzzle unique, loin des romans formatés qui envahissent les rayons en permanence.

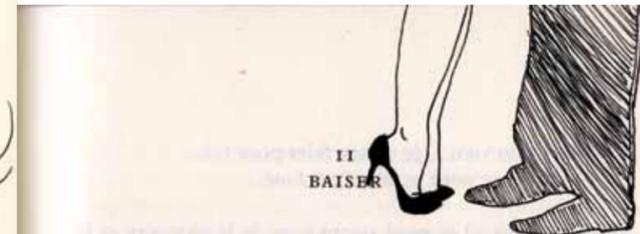
Autre élément cher à J.D. Salinger, également présent ici, l'existence de la cigarette dans la narration, tel un contrepoint stylistique : "C'est vrai que j'aime la cigarette, dans ce qu'elle peut révéler d'une personne. On apprend beaucoup à observer quelqu'un fumer, prendre la pose, la manière de tenir la cigarette. Une attitude qui révèle aussi notre façon de consommer le monde, en quelque sorte. Et puis il y a le geste..."

Des images aux textes, du dessin au mot, l'univers d'Alizé est en plein expansion, et nous emmène avec lui, à travers l'écume et les rouleaux, les odeurs et les sensations... Le chant des sirènes, probablement.

Alizé Meurisse, *Roman à clefs*, éditions Allia.

LES BELLES ÉCHAPPÉES

LES sirènes sont des idoles sculptées dans le bois des bateaux par des hommes aux mains calleuses, et baptisées au champagne. Le menton fier, elles ne vivent pas la tasse. Elles sont les figures de proue qui tranchent fièrement les vagues, la poitrine offerte aux éclaboussures d'écume. Elles sont l'âme en bas-relief des navires qui rebondissent sur les ondulations de l'eau saée pas mieux qu'un bouchon de liège. Et puis le bateau coule. C'est alors qu'elles se détachent des navires pour prendre vie. Elles s'arrachent à la côte du bateau et s'efforcent de parcourir les abysses verts, cheveux d'algues, peau moussueuse et queue écaillée. Copeau après copeau, l'homme extrait l'idole du bois ; et du bois, l'eau délirante l'idole naufragée. Avec des gémissements de parquet plaintif, la sirène s'échappe de l'épave où elle est prise dans une longue déchirure pleine d'échardes. Elle se bat pour la vie ; la vie qui pique et qui pince et qui tend des pièges en forme de moules géantes ; de celles qui sont plantées dans le sable au fond de l'eau et faut faire gaffe parce qu'elles peuvent te coincer en se fermant, clap, clap, clap. Et les sirènes surprises se noient. Parfois, c'est dans le corail que les che...



ON boit un thé aux cumulonimbus et miettes de biscuits. Tu me regardes :

- Pourquoi t'es triste ?
- ... Je suis pas triste...
- Pourquoi t'es pas triste ?
- ...
- T'as perdu ta langue ?

Après un bref passage aux toilettes, tu regagnes ta place discrètement, tu as détaché tes faux cils et tu les as collés en manière de moustache. Tu me regardes sévèrement. Je souris :

- Mademoiselle, votre moustache me fait de l'œil...
- Donne-moi ta langue. Je te mordrai le cou et la nuque et, comme un chat, je t'emporterai partout avec moi.

16
RED SHOES

One straw in a rootbeer
A compact with a cracked mirror
And a bottle of evening in Paris perfume
What's this sad tune

He told her to wait by the magazines
He had to take care of some business it seems
Bring a raincoat
And a suitcase
And your dark eyes
And wear those red shoes
TOM WAITS

CHAT FUMÉ

APRÈS un voyage en taxi d'une durée indéterminée, on s'arrête devant le magasin de fourrures Milady sur les

